MISSIONS DE MACKENZIE.

LETTRE DU R. P. PETITOT AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

(SUITE [1].)

Les romanciers décorent cela de stoïcisme; on doit l'appeler plus proprement égoïsme, j'en ai eu sous les yeux des exemples plus qu'attristants; j'ai passé la nuit sous la tente d'un jeune homme nommé Nichichitig, doué d'un caractère doux et enjoué. Il venait de perdre simultanément ses deux enfants, en bas âge, et il était aussi riant que jamais. Près de lui, son vieux père, vieillard octogénaire, se mourait ainsi que sa sœur, et il n'en avait nul souci. Durant toute cette nuit, qui fut très-froide et où le thermomètre marquait bien 50 degrés centigrades, ces malheureux ne cessèrent de se plaindre et de demander du feu à grands cris. Nichichitig, insensible et faisant la sourde oreille, ne remua de dessous sa couverture. Il me fallut rendre à ces infortunés cet office de charité. Voilà où se bornent toutes les vertus humaines des sauvages encore infidèles, fussent-ils les plus doux des hommes.

En arrivant dans un camp, je commençais par baptiser les enfants; puis, après avoir administré mes médicaments, je faisais aux Loucheux un peu de catéchisme,

[1] Voir p. 182.

autant que leur état le leur permettait. Puis je conférais le saint baptême aux vieillards et à ceux que je croyais le plus en danger ; puis je faisais atteler mes chiens esquimaux et je partais pour un autre camp, ordinairement distant d'une journée de marche du précédent.

Je retournai au fort des Esquimaux, neuf jours après, avec une moisson de quarante baptêmes, faits parmi les Loucheux, et de six mariages. C'est une bonne récolte pour le ciel, car malgré mes médecines et mes recommandations, je puis craindre qu'il n'en meure un bon tiers avant peu de jours.

Depuis mon retour, les Esquimaux n'ont plus reparu, et il ne faut pas songer à s'aventurer avec un blanc ou un Peau-Rouge dans leurs déserts sans arbres. Eux seuls ont reçu de la Providence le talent de se réchauffer sans feu, et de se construire des maisons de glace confortables. Sans eux, je n'y trouverais qu'une mort certaine. Je me suis donc empressé de baptiser les quelques enfants des sauvages que j'ai trouvés au fort, et je vais repartir, pour les bois, à la recherche des Bâtards Loucheux qui habitent à l'est et au sud-est d'Anderson, et qui, eux aussi, ont été cruellement décimés par l'épidémie. Je partirai donc lundi prochain, 20 courant, à la raquette, et suivi d'un traîneau conduit par un enfant peau-de-lièvre. Que Dieu bénisse ces pauvres Innoït que je n'abandonne qu'à regret à leur malheureux sort !...

Good-Hope, 15 janvier 1866.

Je viens aujourd'hui remplir la lacune laissée dans mon journal depuis le 20 novembre, jour de mon départ pour le camp des Bâtards Loucheux ou *Nnéla-Gottiné* (gens du bout du monde). J'arrivai parmi eux sur le soir du 23. Au bruit des sonnettes qui ornaient les harnais de mes

chiens esquimaux, la tribu s'émut et sortit en foule de deux grands campements en bois recouverts de mousse. Une quarantaine de sauvages, noirs de crasse et enfumés comme des harengs, s'empressèrent aussitôt autour de moi, me serrant la main et m'accueillant par des *marci !* sans fin, accompagnés d'un grand signe de croix. On sentait à leurs voix que ces remercîments partaient du fond du cœur .Les pauvres gens ! la mort venait de faire une si terrible moisson parmi eux ! Plusieurs jeunes gens étaient les seuls survivants de leur nombreuse famille, et ne s'étaient eux-mêmes tirés que par une sorte de miracle des étreintes de la mort. Ces Indiens, joints aux cinq familles que j'avais vues à Anderson, forment seuls la clientèle montagnaise du fort des Esquimaux : soixante-huit personnes dont trois ou quatre seulement sont en état de chasser et d'approvisionner le fort. Je demeurai deux jours dans ce camp, occupé à entendre les confessions, à baptiser les enfants et quelques couples âgés que j'avais préparés au saint baptême dans le printemps de 1865. En tout, onze baptêmes et onze mariages.

Étant sur le point de reprendre le chemin du fort des Esquimaux, j'appris par les sauvages qu'il devait y avoir d'autres Indiens sur le grand lac Colville, à quatre jours de marche plus loin. Je n'hésitai pas à m'y rendre et pris pour guide un petit jeune homme de seize ans, dont la famille devait être du nombre de ces sauvages. J'eus la chance de passer la première nuit sous la tente d'un vieux jongleur renommé pour sa médecine. Lui-même me disait : *Ewé ehc-li !* (Je suis la mort.) Je ne sais s'il changea d'idée lors de ma visite, ou si la mort, qui frappe actuellement tant et de si grands coups parmi ses compatriotes, l'a persuadé qu'il n'est pas à l'abri de ses atteintes ; mais toujours est-il qu'il me reçut avec bienveillance et qu'il me demanda le saint baptême. Cette grâce ne fut ac-

cordée qu'à ses deux enfants, en attendant qu'on soit assuré de la persévérance de ses bonnes dispositions.

Le 29 novembre, sur le soir, nous arrivâmes, mon guide et moi, sur les bords du grand lac Colville, où nous espérions rencontrer des sauvages, mais n'y en ayant trouvé nulle trace, nous traversâmes sur-le-champ une grande baie, au clair de la lune, et par une tempête épouvantable, qui balaya si bien la surface du lac, que la neige en était unie et durcie comme de la glace, et nous allâmes camper sur le bord opposé. Le lendemain matin, nous nous remîmes en quête des Indiens, ce qui n'est pas chose facile sur d'aussi grands lacs. Le froid, qui était excessif, joint au vent, me paralysait même durant la marche. Nous errâmes longtemps sur le lac, sondant du regard toutes les baies, interrogeant toutes les pointes, toutes les collines. De chemin, point ; de fumée, nul indice. Que faire ? vers quel point nous diriger ? Au milieu de ces perplexités, mon moricaud *Yayinpélé* (loup céleste) semblait faire de son mieux pour m'impatienter : il se dirigeait tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; puis, désorienté par la solitude qui s'offrait partout à nous, il se reportait sur un autre point. A force de remontrances, il finit par se diriger vers la droite. Cependant je ne crus pas devoir mieux faire que d'invoquer mon bon ange. Je ne demeurai pas longtemps sans expérimenter sa douce protection : après avoir récité l'*Angele Dei*, par trois fois, un bâton s'offrit à mes regards, paraissant comme planté sur le lac, et au large. Nous nous dirigeâmes vers ce point : c'était un *tranche-glace* planté à côté d'un *bassin-à-rets*, preuve irréfragable que les sauvages étaient campés au bord du lac. Plus loin nous aperçûmes un autre *tranche-glace* et d'autres filets tendus sous la glace ; toutefois, comme l'ouragan avait balayé toutes les pistes, nous aurions mis longtemps avant de trouver les sauvages

sans l'instinct de mon chien conducteur, qui s'obstinait à ne pas aller en avant, regardant et humant fortement l'air vers un point de la côte. Nous nous y dirigeâmes, et nous aperçûmes bientôt une forme petite et noire au sommet des collines. Dix minutes après, nous nous trouvions dans une hutte de branchages, où se trouvaient une grosse femme, noire comme une charbonnière, et ses cinq enfants. Ces braves gens étaient campés en cet endroit depuis le mois de juin dernier ; c'est pourquoi ils avaient pu échapper à la contagion et n'avaient aucune connaissance des affreux ravages qu'elle vient de faire dans le pays. Néyollé, le chef de la famille, qui était à la chasse, arriva quelque temps après, le visage enflammé et couvert de glaçons. Il apportait dans une carnassière en filet plusieurs lièvres et plusieurs perdrix, des poissons et quelques quartiers de viande de renne. Le pauvre vieux ne s'était pas encore débarrassé de son fardeau, que déjà cinq ou six voix s'entre-croisant, lui avaient appris a brûle-pourpoint la mort de son frère cadet, de ses deux sœurs et de quantité de cousins et de neveux. Le vieillard, accablé par le récit de ces tristes nouvelles, s'assit et, prenant sa tête dans ses mains, il demeura longtemps dans cette position, sans rien dire. Quand il fut remis de son émoi, il versa des larmes abondantes et sanglota à fendre l'âme. C'est le premier Indien que je vois pleurer sur ses parents, depuis que je suis dans le Nord.

Je passai deux jours dans cette pauvre demeure, fort bien traité par Néyollé, qui me faisait faire quinze à vingt repas par jour : côtelettes de renne, tête de truites saumonées, sang, andouilles, lièvres, faisans, pémikan, graisse de moelle, tout me fut présenté.

Les Bâtards Loucheux parlent un dialecte qui tient du loucheux et du peau-de-lièvre, leurs voisins du Nord et du Sud. Ils possédaient, même avant notre arrivée

dans le pays, une certaine connaissance de la Divinité et du mauvais Esprit. Il nomment la première *Yunfwin* (qui est au zénith), *Ekadekrini* (qui balaye le ciel), *Tatigochi* (qui a fait la terre). Ainsi donc ils reconnaissaient Dieu comme créateur, Très-Haut. Le démon avait reçu d'eux les noms de *Ettsun* (génie) et de *Yat-'énontay* (qui est tombé du ciel), sans qu'ils puissent cependant se rendre compte de ces appellations qui se rapprochent singulièrement de l'enseignement catholique touchant la chute des mauvais anges.

J'appris de Néyollé et de Yékrifwénkiven, père de mon jeune guide, que les sauvages que je cherchais étaient encore éloignés de deux autres jours de marche. Je me rendis donc, la première journée, à la demeure de Yayinpélé, et après m'y être reposé jusqu'au lendemain, je repartis sous sa conduite pour le camp du chef, le Carcajou (Nonraë), situé sur les bords du lac Tchéndjyéri-t'ué. Mon guide ne connaissait pas ce chemin, et nous nous aventurions sur les données de son père; mais il fallait nécessairement en passer par là. Tant que Yayinpélé marcha devant les chiens, nous demeurâmes sur le sentier, qui était très-ancien et dont il fallait s'assurer en sondant la neige avec un bâton; mais mon paresseux de guide ayant demandé à se faire traîner par les chiens, sous prétexte qu'il avait le mal des raquettes, je perdis le chemin au milieu de l'obscurité, et nous demeurâmes dévoyés tout le reste de la journée. Après avoir couru par monts et par vaux, au milieu de troupeaux de rennes, qui passaient sans cesse devant nous comme des tourbillons, nous fûmes contraints de camper au clair de la lune, au bord d'un lac que Yayinpélé ne connaissait pas.

Le lendemain, je lui déclarai que si, à midi, il n'avait pas retrouvé la piste, je m'en retournerais chez son père avec mes chiens. Le froid était très-intense; il ne devait pas

y avoir moins de 44 à 45 degrés au-dessous de zéro. Nous nous trouvions renfermés entre de hautes collines très-rapprochées, parmi lesquelles nous errions à l'aventure. Bientôt je m'aperçus que j'avais les doigts de pied gelés, et, bien que je me battisse sans cesse les flancs, j'avais les bras sur le point de l'être ; mes vêtements, quoique très-forts, étaient insuffisants à conserver ma chaleur naturelle, même dans la marche. Ennuyés d'errer sans cesse à travers ce dédale de collines, nous en gravîmes successivement plusieurs, afin de découvrir de ces points élevés le lac vers lequel nous tendions ; mais nous n'aperçûmes qu'un vaste désert, des bois rabougris, des marais, des lagunes et une ceinture de montagnes bleuâtres. Déçu et attristé, je rappelai à moi mes chiens, et je déclarai à Yayinpélé que, puisqu'il m'égarait sans cesse, j'allais retourner sur mes pas. « *Kroulou*, me répondit-il avec mauvaise humeur; pour moi, je continue ma route. » Je vis alors que je n'avais rien de mieux à faire que de le suivre encore et lui accordai jusqu'au soir. Bien m'en prit. Ayant déjà expérimenté par deux fois durant ce voyage, la protection de mon bon ange, je me recommandai de nouveau à lui avec instance et poussai mes chiens esquimaux en avant. Le croiriez-vous, mon très-révérend Père, à peine avions-nous fait quatre pas, que Yayinpélé, avec son œil d'aigle, aperçût sur une lagune, à deux cents pieds au-dessous de nous, une branche de sapin plantée dans la neige. « *Yétolé*, s'écria-t-il, une balise ! » C'était, en effet, une balise qui nous indiquait le sentier. Elle était bien ancienne, et le sentier qu'elle jalonnait était enterré sous une neige récente, mais c'en était assez pour un sauvage; à force de tâtonner avec un bâton et avec les pieds, nous pûmes suivre le chemin et arriver le soir même au camp du Carcajou. Là m'attendaient huit jours de déboires et d'épreuves d'un autre genre. Je m'aperçus

tout de suite, dès mon arrivée, que ces sauvages, au nombre de trente-cinq à quarante, me recevaient avec une froideur et un déplaisir marqués. Après qu'ils m'eurent donné la main, ils se retirèrent sous leurs tentes respectives, en grommelant entre leurs dents : « Eh ! que vient-il faire ici, notre Père? Ne sommes-nous pas tous baptisés ? Nul de nous n'est plus malade ; que vient-il donc faire ? A-t-il de l'esprit pour voyager seul au cœur de l'hiver? Qui consentira à le ramener chez lui par le froid qu'il fait ? » et mille autres compliments semblables. Ils ne se cachaient pas pour parler ainsi, parce qu'ils me croyaient incapable d'entendre leur dialecte, qui n'est pas le même que celui qui est parlé à Good-Hope. Cependant j'agis en maître cette fois : je fis dételer mes chiens, transporter mon léger bagage et le reste de mes provisions chez le chef ; puis, entrant dans sa tente et m'y installant moi-même : « Je viens loger chez mon fils, » lui dis-je? Le Carcajou laissa percer un demi-sourire, qu'il voulait rendre gracieux et m'assura qu'il était fier de me posséder ; mais je lisais sur son visage que ma présence le gênait et lui était à charge. Toutefois je gardai, comme lui, la réserve et parus accepter avec joie le repas assez chétif qu'il m'offrit.

Après souper, j'entamai la question de mon retour vers Good-Hope, car je m'étais dès lors trop avancé dans les terres pour songer à remonter vers le fort des Esquimaux, dont j'étais éloigné de dix jours de marche, et puisque ces Indiens avouaient qu'ils n'avaient nul besoin de moi, le mieux était de regagner mes pénates au plus vite. L'Indien usa de ruse pour se tirer d'embarras : « Je ne suis pas un chef, dit-il avec une humilité feinte ; toi seul es maître de mes jeunes gens. Commande ; il n'en est aucun qui ne soit prêt à te suivre. » Cela dit, il se renferma dans un mutisme absolu sur cette question. Je me rendis donc

le soir même dans une des loges où se trouvaient réunis plusieurs jeunes gens pour demander un guide. Ils refusèrent tous fort insolemment de me conduire soit à Good-Hope, soit à Anderson L'un d'eux prit même la parole pour m'insulter, me reprochant d'être, ainsi que les blancs, la cause de la contagion qui avait fondu sur eux et de la détresse qui en était la suite. En entendant ces paroles amères, je ne pus m'empêcher, mon bien-aimé Père, de m'émouvoir un peu : « Quoi ! leur dis-je, vous me reprochez de ne point vous aimer, d'être même la cause de vos maux, alors que, depuis deux mois, je ne cesse, par le froid le plus rigoureux, de courir les bois pour vous soulager, vous administrer des médicaments, et vous fournir les secours de notre sainte religion ? Vous ne parleriez pas ainsi, sans doute, si je vous avais encore trouvés couchés sur vos branches sèches et couverts des pustules de la rougeole. Mais, parce que vous voilà guéris, vous avez déjà oublié la main qui, après Dieu, vous a fait du bien. » Sur ce, je sortis de la tente et rentrai chez le Carcajou sans rien dire. L'Indien savait bien que ses jeunes gens m'avaient relancé, mais il feignit d'être fâché de leur refus. « *Enedjt!* Quoi donc! disait-il avec une feinte pitié, dire qu'ils ne veulent pas reconduire notre Père. Et cependant, notre Père, *Ta^c et^r a*, c'est tout comme le bon Dieu; cela n'est pas bon. » Et il se recoucha dans ses robes de caribou.

Le lendemain, les sauvages se réunirent dans ma loge, me priant de ne point me fâcher contre eux, mais de temporiser; ils étaient si contents, disaient-ils, de me posséder au milieu d'eux! Cependant nul ne m'apportait à manger, parce que je n'avais pas de quoi leur acheter de la viande, et je ne pus obtenir d'eux quelques secours qu'en leur promettant de les payer grassement à mon retour à Good-Hope. J'ouvris le même jour les exercices

d'une petite mission, que je continuai durant les huit jours que je passai au milieu d'eux. Cependant personne ne se décidait à me servir de guide ; les jours baissaient de plus en plus, et le soleil, qui avait disparu depuis longtemps, n'annonçait son lever et son coucher que par une recrudescence et une diminution de lumière, dans le sud, vers le midi ; le froid devenait par cela même de plus en plus intense, et mon voyage de plus en plus pénible et dangereux. Je pressai les Indiens, mais toujours inutilement ; enfin, un soir, je dis au chef de plaider ma cause auprès de ses jeunes gens. Il partit et revint morne et silencieux. « C'est inutile, dit-il. — Eh bien ! repris-je d'un air froid et sévère, mes enfants abandonnent leur Père ; Dieu ne m'abandonnera pas. Je pars demain et sans guide ; mon bon ange m'en servira, et si je trouve la mort au milieu de vos neiges, à vous en sera la faute. » Sur ce, je fis semblant de faire mon paquet. Je dis que je fis semblant, car je n'étais pas assez fou pour m'exposer à la mort ; mais c'était une feinte pour les forcer à me donner un guide, et par le fait elle réussit.

Tout le camp se récria sur cette détermination, me conjurant de ne point partir seul, et m'assurant que, dès le lendemain, l'un d'eux, Kah-pa-éronné (le tueur de perdrix) se dévouerait pour me conduire. Beau dévouement que celui qui a pour mobile une valeur de trente-six francs en marchandises ! En attendant, je réparai ma soutane et mes vêtements que les arbres de la forêt avaient mis en lambeaux, et je fus obligé de le faire avec du fil blanc, faute d'autre. Les femmes, qui me voyaient coudre, se disaient entre elles : « Voyez comme notre Père fait pitié ! » Mais pas une d'elles ne s'offrit pour me raccommoder mes hardes, et je ne le leur proposai pas, n'ayant ni thé ni tabac pour payer ces braves gens, dont la maxime est : *Rien pour rien.*

Je n'en dirai pas davantage. J'eus enfin le bonheur de reprendre le chemin de ma chère mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance, mais il me restait encore sept jours de marche à la raquette, car, dans cette tournée, je m'étais considérablement détourné de ma route pour m'enfoncer dans l'Est et le Sud-Est. Dans cette dernière période de mon voyage, j'eus en particulier beaucoup à souffrir pour conduire mes chiens; mon traîneau étant très-lourd pour mes forces, et mes chiens étant affaiblis par le froid, le jeûne forcé et la fatigue d'un long voyage. A chaque pas, mon véhicule de parchemin se renversait dans la neige ou allait heurter contre les sapins, et il me fallait entrer dans la neige jusqu'à la ceinture pour le relever et le dégager. Le pays, très-montueux, était encore pour moi une source de souffrances et de misères, parce qu'il me fallait jouer le rôle de quatrième chien pour gravir les collines, et celui de mécanique d'arrêt pour les redescendre. Mais, mon bien-aimé Père, j'étais bien dédommagé de ces fatigues par la pensée qu'elles étaient endurées pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des pauvres sauvages. Le sixième jour, *Ned*, mon chien conducteur, épuisé par les rigueurs du froid et la fatigue, tomba pour ne plus se relever. Enfin, le 15 décembre dernier, je saluai de nouveau la grande croix qui s'élève à côté de notre chère mission en dominant le fleuve Mackenzie. Mon arrivée *in-promptu* surprit grandement le R. P. Séguin et le bon Fr. Kearney, qui me croyaient encore à Anderson.

Durant ce voyage, qui a duré deux mois, j'ai tenu la raquette plus de six semaines consécutives, et n'ai pas traversé moins de trois cent trente-six lacs de toutes grandeurs, dont soixante-huit par deux fois. Par la grâce de Dieu, j'ai eu le bonheur de régénérer dans les eaux du saint baptême soixante-sept sauvages dont quarante et un enfants, et de bénir neuf mariages. . .

Actuellement, nous nous délassons par des travaux de menuiserie. Le froid a été très-rigoureux cet hiver; le thermomètre n'est guère monté au delà de 38 degrés et il est descendu jusqu'à 47 degrés centigrades au-dessous de zéro. Cependant, en février, par un revirement subit et prodigieux de température, nous avons eu un fort dégel, avec zéro, chose inouïe dans le pays. Durant l'année 1865, le nombre des décès s'est élevé à Good-hope à soixante-quinze, chiffre énorme pour une population de moins de trois cent cinquante âmes. J'y ai fait quatre-vingt-cinq baptêmes et dix mariages.

Grand lac d'Ours, 31 mai 1866, fort Norman, ci-devant Franklin. — Maison Sainte-Thérèse.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

J'ai quitté de nouveau Good-Hope, le 5 mars dernier, pour me rendre à la mission de Sainte-Thérèse, sur le grand lac d'Ours, où je suis arrivé le 15 du même mois. Comme toujours, ce voyage s'est effectué à pied, car telle est ici la voiture publique; mais, de plus, comme nous n'avions pas de sentier tracé par les sauvages, et qu'il est tombé beaucoup de neige cet hiver, il nous a fallu frayer un chemin à nos chiens, et les aider à traîner nos bagages en foulant nous-mêmes trois pieds de neige. Jugez du plaisir !

C'est pour la première fois que le Missionnaire visite le lac d'Ours; mais les sauvages qui le fréquentent ont été en partie évangélisés précédemment par les RR. PP. GROLLIER et GASCON, et par S. Gr. M[gr] GRANDIN, sur les bords du fleuve Mackenzie, d'où le fort Norman a été transporté l'année dernière seulement. Il est bâti à côté de l'emplacement qu'occupait jadis le fort Franklin; celui-ci rappelle

des souvenirs trop mémorables pour que je ne vous en dise pas deux mots. La recherche d'un passage entre l'Atlantique et le Pacifique, par le pôle arctique, a, comme vous le savez, longtemps occupé les lords de l'Amirauté britannique. De nombreuses expéditions furent tentées dans ce but et des millions dépensés en pure perte. L'infortuné sir John Franklin, qui découvrit le passage dans son dernier voyage de 1845-1851, et qui laissa la vie au milieu des glaces polaires, put constater, par sa propre expérience, que ce passage ne serait d'aucune utilité au commerce anglais, à cause de l'impossibilité de parcourir dans le court laps de temps que ces mers restent ouvertes, l'immense distance qui sépare les deux détroits de Parry et de Behring. C'est dans une des deux expéditions que ce valeureux et infortuné marin fit par terre, dans le même but, qu'il jeta les fondements du fort qui porta son nom. C'était en 1825, et au mois de septembre, qu'il commença à l'occuper. Il y demeura jusqu'en juin 1826, époque où il descendit à l'Océan par le Mackenzie, pour y reprendre ensuite ses quartiers d'hiver le 21 septembre de la même année. Le froid fut si rigoureux durant cet hiver, sur le grand lac d'Ours, que le capitaine Franklin y enregistra 58 degrés (Fahrenheit).

La mission Sainte-Thérèse (je dis mission, bien que n'y ayons seulement qu'un pied-à-terre) et le fort Norman sont situés au bord du lac d'Ours, sur la côte occidentale de la baie Keith et a l'embouchure de la petite rivière ʿlué-tcha-niliné, par 63°12′ latitude nord et 123°13′ longitude ouest de Greenwich. La contrée environnante est un steppe semi-plat, semi-montagneux, composé de marais, de lacs et de landes boisées de loin en loin; il porte le nom de *Tʳyé-ʿo-élontʳyélé* (grand désert du bord du fleuve). Le grand lac d'Ours se compose de cinq vastes et profondes baies ; la baie Smith au nord-ouest, la

baie Pease au nord, la baie Mactavish au sud-est, la baie Keith à l'ouest, et la baie Macvicar au sud. Il mesure cent cinquante milles géographiques du nord-est au sud-ouest, et cent-vingt milles du nord-ouest-ouest au sud-est-est. Quarante-cinq brasses de ligne de sonde n'ont pu trouver le fond dans la baie Mactavish, ses eaux sont de la plus grande limpidité. Elles nourrissent des truites renommées pour leur saveur et leur grosseur (j'en ai vu qui pesaient jusqu'a soixante-cinq livres anglaises), le poisson blanc, le tékyé, le brochet, le doré ou perche de rivière, et surtout le hareng qui y foisonne. Le grand lac d'Ours se déverse dans le fleuve Mackenzie, par la rivière qui porte son nom et qui est un rapide continu. Cette rapidité s'explique par la grande hauteur du lac d'Ours au-dessus du fleuve Mackenzie, qui n'est pas moindre de cent cinquante pieds, et de deux cents pieds au-dessus de la mer. Aussi les eaux de ce lac conservent-elles de la glace toute l'année, et la débâcle ne s'opère-t-elle qu'à la mi-juillet, bien que celle de la rivière ait lieu du 10 au 12 juin.

L'abondance des rennes cette année-ci est telle, qu'il est entré dans les hangars du fort Norman, depuis les glaces, près de trente mille livres de viande fraîche, plus de vingt mille livres de viande boucanée, deux mille langues de renne et sept à huit cents livres de graisse fondue.

Les sauvages du grand lac d'Ours sont : 1° les *Peaux-de-lièvre ;* ils habitent à l'ouest et au nord du lac ; 2° les *Flancs-de-chien*, qui chassent à l'est et au sud du même lac ; 3° les *Esclaves*, qui parcourent les côtes du sud-est et les bords du fleuve Mackenzie ; 4° les *Yêta-Ottine* ou indiens des montagnes Rocheuses, en très-petit nombre. Ces quatre demi-tribus réunies forment une population de quatre cents âmes environ. La dernière maladie en a emporté soixante-sept, et un grand nombre de ces malheureux sont demeurés sans sépulture dans les bois.

Parmi ces sauvages, les uns sont très-bien disposés à recevoir l'Évangile, et ont manifesté une grande joie à la vue du prêtre; ils mettent toute leur application à apprendre leurs prières, et ne cessent d'encombrer ma chambre pour que je les leur fasse répéter; les autres, et c'est fort heureusement le petit nombre, sont indifférents pour la religion, comme tous les sauvages qui ont été en relation avec les ministres. C'est là tout le fruit que ces révérends messieurs savent tirer de leurs missions; s'ils ne font pas des convertis, ils déconvertissent du moins ceux qui le sont déjà

Avec le courrier du 15 avril, il est arrivé un long, sec, et cartilagineux ministre du *pur évangile*, le troisième de son espèce présentement voyageant dans ces contrées arctiques. Il est doué d'une mine angélique, d'un regard céleste, d'une voix mielleuse et roucoulante, et de la science infuse; il lit la Bible dans le grec et est embrasé d'un zèle ardent, surexcité par cette idée fixe qu'il a reçu la mission spéciale et divine de tirer les pauvres Indiens des griffes des prêtres. Jusqu'à présent, les sauvages ne font pas cas de lui, parce qu'il est arrivé sans son bagage; mais voilà qu'il va recevoir dix à douze ballots de marchandises et une caisse de médicaments de cent vingt livres dans quelques mois. Voilà qui, plus que le grec et le rabat du révérend Bompas, est de nature à tourner à l'envers la tête si faible de nos Peaux-Rouges, si le bon Dieu et la sainte Vierge ne s'en mêlent. C'est pourquoi, mon très-révérend Père, je recommande à grands cris cette mission à vos saintes prières et à celles de toutes les bonnes âmes qui s'intéressent à nos pauvres missions.

Fleuve Mackenzie, 7 juin.

Tous les efforts du ministre n'ont pu cependant empêcher le bon Dieu de me permettre de baptiser cinquante-

cinq personnes, dont neuf adultes, et de bénir trois mariages. J'ai eu la consolation de ne voir aller au ministre que deux ou trois sauvages, assez mauvais sujets qui nous honorent beaucoup en désertant notre cause. J'ai quitte le grand lac d'Ours, hier à deux heures après midi, et grâce à l'extrême rapidité de la rivière qui porte aussi ce nom, nous avons franchi, en moins de huit heures, quatre-vingts milles anglais. Je vais monter le fleuve par la même barque jusqu'à la mission du Rapide, afin de rendre compte à Sa Gr. Mgr d'Anemour de ma conduite, et aller chercher dans cette mission les objets nécessaires au prompt achèvement et à l'ameublement de la maison que je viens de faire construire à deux cents pas du fort Norman.

Agréez, mon très-révérend et bien-aimé Père, les sentiments respectueux et filials de celui qui veut toujours se dire, de Votre Révérence, le très-humble serviteur et le dévoué fils,

Petitot, o. m. i.


